

# ***Les Juifs, la traite des esclaves et l'histoire des États-Unis :***

***Étude d'un courant antisémite  
au sein de la communauté noire américaine  
dans les années 1990***

François-Xavier FAUELLE-AYMAR

Institut d'Études Africaines (CNRS), Aix-en-Provence

*While slavery and the slave trade are paradoxically absent from Afrocentrist literature, a book on that subject published by the Nation of Islam in the early 1990's was a hit among the Black American community. Entitled The Secret Relationship between Blacks and Jews, the book sparked off various debates in the world of rap, in universities, and finally in the national press. Based exclusively on Jewish authors, it pretends to disclose the overwhelming responsibility of Jews in the slave trade as well as in each of the stages that led to the social marginalization of Black Americans. Resorting to various anti-Semitic practices and emphasizing the historic opposition between Jews and Blacks, the whole book says a lot about the current social context of the United States—a context that tends to amplify the temptations to give up on integrationist programs, and witnesses the emergence of a competition between communities for the status of victims.*

On pourrait s'attendre à ce qu'une idéologie comme l'afrocentrisme<sup>1</sup>, répandue parmi les minorités d'origine africaine des pays occidentaux, prompte à stigmatiser le « racisme » des Blancs et à faire de tout Africain et de toute personne de couleur noire une victime de l'histoire, réserve à la traite des esclaves et à l'histoire de l'esclavage une place centrale dans ses

discours politico-scientifiques et ses revendications. Tel n'est pourtant pas le cas, du moins à première vue. Ainsi, pas un mot ou presque sur la traite chez l'historien sénégalais Cheikh Anta Diop (1923-1986), intellectuel de très grande renommée au sein des diasporas noires et figure tutélaire de l'afrocentrisme<sup>2</sup>. Diop, qui brosse une histoire afrocentrée du monde (toute civilisation est africaine en son commencement), développe également une histoire très hégélienne de l'Afrique (le flambeau de la civilisation passant de l'Égypte antique – considérée comme noire – à l'empire médiéval du Ghana, puis à ceux du Mali et du Songhai) dans laquelle la période coloniale est précisément vue comme une phase de régression de l'Afrique, assez sombre pour faire oublier ses réalisations passées. Le silence au sujet de la traite des esclaves, phénomène incomparablement plus destructeur que la courte période coloniale, n'en apparaît que plus paradoxal ; mais sans doute Cheikh Anta Diop avait-il sur le sujet une opinion plus ambiguë, fondée sur une lecture marxiste et strictement déterministe de l'histoire, selon laquelle le mode d'exploitation esclavagiste était une phase dialectiquement nécessaire du développement du capitalisme occidental. Si la traite est évoquée dans son œuvre, ce n'est que de façon incidente, parce que Cheikh Anta Diop voyait dans ce fait historique de longue durée un élément économique structurel qui rendit possible le développement du préjugé de race et l'occultation systématique du caractère profondément africain et « nègre » de la civilisation de l'Égypte antique.

Dans son sillage, l'afrocentrisme de langue française soulève lui aussi assez peu la question de la traite, inclinant davantage vers une approche égyptologique soucieuse de présenter l'Égypte (noire) comme le berceau de la civilisation africaine<sup>3</sup>, et vers un comparatisme linguistique ayant pour seul but d'établir les étymologies « égyptiennes » de toutes les langues d'Afrique. Quant aux écrits afrocentristes en langue anglaise, qui constituent l'immense majorité de la production afrocentriste, ils ont eux aussi leurs propres caractéristiques, inclinant vers l'égyptocentrisme (la civilisation occidentale viendrait tout entière, via la Grèce, d'une civilisation égyptienne perçue comme essentiellement noire et africaine)<sup>4</sup> et vers un diffusionnisme débridé visant à prouver que toutes les grandes civilisations (asiatiques, amérindiennes...) ont pour origine une migration d'Africains depuis l'Égypte ou une autre partie de l'Afrique<sup>5</sup>. Là encore, donc, la traite et l'esclavage semblent absents, sinon à titre de justification plus ou moins explicite de la politique d'*affirmative action* en direction des Noirs américains. Mais au-delà de ce simple aspect, on trouve peu de choses, dans la littérature afrocentriste<sup>6</sup>, se rapportant à l'esclavage. Comme si cette période, si proche et si douloureuse encore, avait été occultée chez les descendants d'esclaves, au profit de références à une Afrique rêvée et à une antiquité glorieuse, bien plus valorisantes au plan identitaire.

## Noirs contre Juifs

Ce relatif silence au sujet de la traite et de l'esclavage au sein des diasporas africaines n'empêche pas que, dans des contextes spécifiques, ces thèmes n'occupent parfois l'avant-scène. Ainsi, au début des années 1990, une polémique d'ampleur nationale fit rage aux États-Unis. La teneur des propos échangés, leur forme, les tribunes utilisées, renseignent sur les conditions dans lesquelles cette polémique put éclore et prendre de l'ampleur, et sur un certain nombre de mutations en cours au sein de la société américaine, en particulier au plan des relations entre communautés. Aucun des ténors de l'afrocentrisme ne fut au départ impliqué dans la polémique. La raison en est que celle-ci jaillit des franges du mouvement, à son point de contact avec une autre idéologie, celle de la Nation de l'Islam (The Nation of Islam). On sait que la Nation de l'Islam est un mouvement noir et musulman, producteur, au moins en interne, de son propre discours historique faisant des Noirs les musulmans originels et authentiques – discours qui entrerait en compétition avec le discours afrocentriste si leur coexistence ne révélait pas plutôt la variété des outils identitaires et la complémentarité des postures sociales à la disposition des sympathisants. Comme l'afrocentrisme dans sa version dure, l'idéologie de la Nation de l'Islam se veut un outil de combat contre l'échec du programme intégrationniste américain incarné par l'image du *melting pot* et prétend pourfendre, dans un esprit communautariste et même ethnique, le modèle de réussite individuelle promu par une élite d'intellectuels, d'hommes d'affaires, d'artistes et de sportifs noirs. Régulièrement décrié comme sexiste et homophobe, le mouvement est aujourd'hui dirigé par Louis Farrakhan, auteur notoire de saillies antisémites. Il n'est pas anodin, soit dit en passant, que la production d'un discours historique centré sur la traite et sur l'esclavage et mettant en cause, comme on va le voir, les Juifs, émane d'un mouvement affichant sa solidarité avec le monde arabo-musulman et avec la cause palestinienne (d'où les prises de position anti-israéliennes et les dérapages judéophobes et antisémites). On pourrait également souligner l'ironie d'un discours à visée historique faisant passer dans son angle mort la responsabilité millénaire du même monde arabo-musulman dans la traite trans-saharienne et orientale des Noirs. Mais comme on le suggérera à la fin de cette étude, on saisit mieux le sens de cette polémique si on la replace dans le cadre de l'histoire des relations entre Noirs et Juifs dans la société américaine.

Tout commence en 1991 par une série d'attaques au sein de la « nation hip-hop », mettant aux prises le rappeur noir Ice Cube et Bill Adler, qui se présente lui-même comme « Jew and rap activist »<sup>7</sup>, à propos de la mention publique faite par le premier d'un ouvrage intitulé *The Secret Relationship Between Blacks and Jews*. Ce livre, publié sous l'égide de la Nation de l'Islam, affirme la responsabilité massive et jusqu'ici

insoupçonnée (la « relation secrète ») des Juifs dans la traite des esclaves. Alerté, le centre Simon Wiesenthal commande à Harold Brackman, historien diplômé de UCLA, spécialiste des relations entre Juifs et Noirs, une réponse circonstanciée. Le livret qui en est le fruit paraît à l'été 1991 sous deux éditions différentes, l'une (*Farrakhan's Reign of Historical Error*) éditée par le centre Simon Wiesenthal et destinée à une campagne d'information nationale contre l'antisémitisme<sup>8</sup>, l'autre (*Jew on the Brain*) publiée par Bill Adler et destinée à circuler dans le milieu du rap. À ce stade, des leaders de la Nation de l'Islam, Louis Farrakhan et Khalid Abdul Muhammad en tête, prennent le relais des rappeurs noirs, à l'occasion de discours, de conférences de presse ou d'apparitions télévisées, et défendent publiquement l'ouvrage ou reprennent ouvertement ses thèses. Ce qui incite un éditeur commercial à republier le livre de Harold Brackman, cette fois sous le titre de *Ministry of Lies. The Truth Behind The Nation of Islam's «The Secret Relationship Between Blacks and Jews»* (1994). L'Anti-Defamation League avait peu de temps avant livré sa propre critique de *The Secret Relationship*<sup>9</sup>.

Entre-temps, la polémique a également touché le milieu universitaire. En janvier 1993, Tony Martin, professeur au département d'African Studies du prestigieux Wellesley College (Massachusetts), est mis en accusation et connaît un début de procédure de révocation pour avoir inscrit au programme de ses étudiants la lecture de *The Secret Relationship* et l'avoir utilisé dans son cours. L'affaire connaît dans les mois qui suivent quelques rebondissements administratifs. Tony Martin donnera sa version des faits dans *The Jewish Onslaught : Despatches from the Wellesley Battlefield* (1993), sévère pamphlet dénonçant «l'offensive juive» contre sa personne et contre le progrès social des Noirs américains, et plus généralement la domination juive sur les médias et le racisme des Juifs à l'égard des Noirs. Dans le même opuscule, l'auteur livre en outre une défense des idées afrocentristes, prenant violemment à parti deux Juifs de ses ennemis : Mary Lefkowitz, de Wellesley College elle aussi (département des études classiques), spécialiste du monde antique, qui mène alors la fronde sur le plan scientifique<sup>10</sup>; et Martin Bernal, auteur de la bible afrocentriste qu'est *Black Athena* et peu suspect de collusion avec l'idéologie raciste occidentale, mais qui, aux yeux de Tony Martin, était néanmoins coupable d'être blanc, juif, de s'être un peu trop complu à jouer le rôle du «white jewish king of Afrocentricland» et d'avoir tenté de faire passer en douce l'idée d'une origine «sémite» (plutôt que noire) de la civilisation égyptienne<sup>11</sup>. En somme, c'est un véritable complot juif que Tony Martin prétend mettre au jour et dénoncer – complot qui vise autant à s'assurer aujourd'hui la suprématie politique qu'à s'attribuer le beau rôle dans l'histoire. Ainsi Tony Martin peut-il écrire : «The Jewish onslaught has taken its strident insistence on its whiteness, and its “whitening” of ancient Egypt, to its logical conclusion. Not content with being the

defenders of whiteness and upholders of white supremacy in our time, they have now begun to edge themselves into the role of originators of white Western civilization»<sup>12</sup>.

L'affaire n'est plus alors confinée aux domaines du courrier électronique, des empoignades en conseil d'administration d'université, des littératures grises d'associations antiracistes ou encore de la littérature hip-hop ou ethnique, mais commence à toucher la presse nationale à vocation culturelle ou intellectuelle. David Brion Davis, de Yale, spécialiste renommé de l'histoire de la traite et auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet<sup>13</sup>, donne ainsi deux mises au point, dont l'une à la *New York Review*<sup>14</sup>. D'autres chercheurs se mobilisent, comme Seymour Drescher<sup>15</sup>. Dans tous les cas, il s'agit de redonner au rôle des Juifs dans la traite, à quelque période ou en quelque lieu que ce soit, sa juste proportion par rapport au phénomène général, et de re-contextualiser la participation des Juifs à l'asservissement et à l'anéantissement de millions d'Africains. Car, comme l'écrit David Brion Davis, « a selective search for Jewish slave traders becomes inherently anti-Semitic unless one keeps in view the larger context and the very marginal place of Jews in the history of the overall system »<sup>16</sup>. En outre, le programme idéologique tacite de *The Secret Relationship* consiste à identifier les marchands et les propriétaires juifs non pas en fonction du critère d'adhésion religieuse ou identitaire, mais en fonction d'un critère pseudo-racial qui autorise à dénicher le Juif derrière le masque du Nouveau-Christien, du converti d'ascendance juive, de toute personne au patronyme à consonance juive, des Juifs assimilés et des Marranes, alors que, comme l'écrit encore David Brion Davis, « given the extent of intermarriage and loss of Jewish identity, most Marranos were "Jewish" only in their vulnerability to suspicion, persecution, and anti-Semitic fantasies of conspiracy »<sup>17</sup>.

Il faut encore dire un mot de quelques écrits ayant trait à cette polémique. Le premier est dû à Henry Louis Gates, l'un des intellectuels les plus en vue au sein de la communauté noire américaine et directeur du département d'Afro-American Studies de Harvard<sup>18</sup>. En 1992, Gates signait dans le *New York Times* un article remarquable au titre évocateur et efficace, « Black Demagogues and Pseudo-Scholars »<sup>19</sup>, qui eut un grand retentissement. Extrêmement critique à l'égard de *The Secret Relationship*, « one of the most sophisticated instances of hate literature yet compiled », il remettait cet ouvrage dans le contexte de l'éclosion récente de toute une littérature raciale et antisémite émanant d'auteurs noirs et afrocentristes. Bien loin de faire taire ces derniers, Henry Louis Gates s'attira une volée d'insultes, se voyant qualifier de « bon Nègre », de « porte-parole du groupe juif sur la question africaine », et se faisant accuser de jouer les valets noirs de l'Occident<sup>20</sup>. Par ailleurs, il faut signaler l'ouvrage de Saul S. Friedman, *Jews and the American Slave Trade* (1998)<sup>21</sup>. Conçu comme une réponse strictement académique apportée à *The Secret Relationship*, il a été reçu, à

l'intérieur de l'Université, comme l'ouvrage érudit qui manquait pour clore définitivement la polémique... en convainquant la frange du public déjà convaincue ou qui demandait à l'être. Cela n'empêche bien sûr pas que continuent à se diffuser des productions « scientifiques » destinées à la communauté afro-américaine et stigmatisant les Juifs, premiers responsables des maux des Noirs, sur la foi de constructions pseudo-historiques ou de discours de type anthropologie raciale<sup>22</sup>.

### Protocoles des esclavagistes de Sion ?

Mais quelle est exactement la teneur de l'ouvrage au centre de cette polémique, que Henry Louis Gates a pu considérer comme l'un des meilleurs exemples de littérature de haine, et que plusieurs auteurs ont comparé aux *Protocoles des Sages de Sion* ?

L'ouvrage, paru en 1991, a seulement pour titre *The Secret Relationship Between Blacks and Jews*, suivi d'un énigmatique « volume one ». On verra que cette mention n'est pas dénuée de sens, alors même qu'aucun volume deux n'est paru depuis lors. La page de couverture porte également la mention de l'auteur institutionnel<sup>23</sup>, « The Nation of Islam », qui est aussi l'imprimeur et l'éditeur commercial. La page de « faux titre » précise que l'ouvrage a été préparé par « The Historical Research Department » de la Nation de l'Islam, et donne les coordonnées postales et téléphoniques où il est possible de se procurer le livre<sup>24</sup>. Car celui-ci, n'appartenant pas au *mainstream* de la production savante, ne circule pas par les canaux habituels des librairies généralistes ou spécialisées, mais grâce au bouche-à-oreille, aux boutiques ethniques<sup>25</sup> et aux librairies sur Internet<sup>26</sup>. La page (iii) ajoute encore la mention « All Praise is Due to Allah » ainsi qu'un « prière d'insérer » qui ne dit rien du contenu historique de l'ouvrage mais le situe expressément dans le cadre d'une problématique actuelle de nature conflictuelle : « Blacks and Jews have recently begun to question their relationship [allusion euphémisée à la tension croissante entre les deux communautés] and its strategic role in their individual development. This report is an examination of documented historical evidence and is intended to provide an historical perspective for intellectual debate of this crucial social matter ». Dans le même registre, on lit à la page (iv) une « Note on Sources » qui ne dit toujours rien du contenu mais donne la clé de la méthode suivie : « The information contained herein has been compiled primarily from Jewish historical literature. Every effort has been made to present evidence from the most respected of the Jewish authorities and whose works appear in established historical journals or are published by authoritative Jewish publishing houses ». Suit cette affirmation confondante de mauvaise foi : « A substantial body of evidence that supports the findings herein was excluded by the editors and deemed to be from sources considered anti-Semitic and/or anti-Jewish ». On peut ici

s'interroger : pourquoi exclure ces sources si leur caractère antisémite ne neutralise pas leur véracité ? Pourquoi se priver d'un « corpus substantiel » de faits utiles et probants, même s'ils proviennent de sources « considérées comme » antisémites, si l'on a en vue de retracer un fait historique dans son intégralité ?

Les pages suivantes présentent une liste des abréviations, la table des matières, une « Editor's Note » qui prétend ne pas interpréter des faits qui parlent d'eux-mêmes (curieuse démission de l'historien) et enfin une introduction. Déluge de « paratexte »<sup>27</sup> qui vaut démonstration de précaution et prudence méthodologique, pour un ouvrage qui s'affiche comme scientifique. L'abondance des notes de bas de page et leur ostentatoire numérotation continue (de 1 à 1275), de même que la présence d'une bibliographie et d'un index fourni, vont dans le même sens.

Ces premières pages, qui disent déjà presque tout, méritent qu'on s'y attarde encore un peu. L'introduction, très courte (deux pages), aborde pour la première fois le sujet de l'ouvrage, tout en fournissant le modèle des objectifs rhétoriques et idéologiques poursuivis. Ainsi commence-t-elle : « Throughout history Jews have faced charges of economic exploitation of Gentile communities around the world. Indeed, no single group of people have faced blanket expulsion in so many places around the world as frequently as have the Jews ». Dès l'abord, on assiste donc, au prix de la souveraine ignorance du rôle du préjugé antisémite dans l'histoire des persécutions, à une complète inversion de perspective, faisant des Juifs des oppresseurs économiques qui ne s'attirent de la part des Gentils que de légitimes retours de bâton<sup>28</sup>. Mais, lit-on, « this is not the only charge that is made against Jews ». Les Juifs sont en effet responsables du plus grand crime perpétré contre une « race »<sup>29</sup> d'hommes : la traite et l'asservissement de millions de « citoyens » (*citizens*) africains ; – un crime que, compte tenu de l'inversion de perspective, il est légitime d'appeler du nom de « crime contre l'humanité » (*crime against humanity*), d'où l'on glisse facilement vers la notion d'un « Black African Holocaust ». De ce crime, les Juifs ne sont pas que les complices, mais aussi les principaux organisateurs et bénéficiaires, ce dont témoigne leur « immense richesse ». Suit une citation extraite d'un auteur juif, rabbin de son état, affirmant que « The parallels between the Nazi terror and the American slave trade are more startling than we may realize ». Venant après la démonstration de la gravité de l'holocauste noir, cette citation produit un effet de collage d'où il ressort que le crime des Juifs dépasse celui des nazis et que les Noirs ont un meilleur titre que les Juifs au statut de victimes. Fondé, sous prétexte de ne pas donner prise au soupçon d'antisémitisme, sur des citations et des notes en bas de page faisant exclusivement appel à des auteurs juifs (ou du moins pouvant passer pour tels d'après leurs patronymes), l'argumentaire produit

l'illusion d'une science juive homogène qu'il suffit d'interroger pour l'entendre faire l'aveu de la responsabilité des Juifs dans la traite. Procédé qui se ramène en quelque sorte à ce syllogisme épistémologique : 1) les chercheurs juifs ont établi la liste des crimes commis par les marchands juifs à l'encontre des Noirs ; 2) or un Juif ne saurait qu'être favorable à un autre Juif, en vertu de leur solidarité ethnique ; 3) donc, la réalité des faits ne peut être remise en question. Il y a bien là une logique de l'aveu qui est celle des *Protocoles des Sages de Sion*, à la différence que *The Secret Relationship* n'est pas réputé être dû à des auteurs juifs, mais simplement procéder d'une juxtaposition de témoignages juifs, méthode qui se révèle tout aussi efficace.

Sans entrer dans le détail des thèses de l'ouvrage, ce qui a été fait par beaucoup d'auteurs dans le cadre même de la polémique, il est ici possible de dire quelques mots sur la structure de l'ouvrage et de mettre en évidence le réemploi de quelques-uns des principaux *topoi* de l'antisémitisme.

L'ouvrage est structuré comme la saga criminelle d'une communauté juive parfois dispersée mais toujours unie dans son objectif premier d'asservissement des Noirs<sup>30</sup>, et qui, par translation et dissémination, s'est déplacée dans le temps et dans l'espace, depuis l'Europe médiévale jusqu'aux États-Unis contemporains. Cette histoire commence avec l'implication des Juifs dans la traite médiévale, leur rôle économique en Espagne, puis leur expulsion et leur migration, via le Portugal ou les Pays-Bas, vers l'hémisphère occidental (chap. 1)<sup>31</sup>, et en premier lieu le Brésil et les Caraïbes, foyers de dissémination en multiples communautés (chap. 2). C'est ensuite depuis ces régions que, poursuivant leur translation, les Juifs pénètrent en Amérique du Nord, toujours maîtres de la traite et principaux bénéficiaires de l'ordre colonial (chap. 3). Rien d'étonnant dès lors à ce qu'on les retrouve en grand nombre parmi les planteurs du Sud esclavagiste, occupant des positions éminentes et se faisant les principaux défenseurs de la slavocratie (chap. 4). Rien de surprenant non plus à ce que la question de l'esclavage « caused no great moral convulsion among the Jews of America »<sup>32</sup>, qui fournirent les justifications théologiques de l'esclavage, abondèrent du côté des Confédérés durant la guerre de Sécession, ne vinrent jamais grossir les rangs abolitionnistes et poursuivirent l'exploitation des Noirs après l'abolition (chap. 5). Il fallait ajouter un chapitre de synthèse (intitulé « Holocaust ») tentant une quantification des victimes de l'oppression juive et une estimation de la place des Juifs dans le système esclavagiste propre aux États-Unis, sur la base des différents recensements (chap. 6). L'ouvrage s'achève par un véritable « fichier juif » (chap. 7, « Jews of the Black Holocaust ») comportant, par ordre alphabétique, quelques centaines de noms de Juifs (ironiquement désignés comme « chosen people »), marchands ou propriétaires



d'esclaves, et donnant à leur sujet quelques précisions biographiques ou se rapportant à leurs victimes.

Tout au long de cette histoire continue et essentialiste, se forme l'idée que les Juifs n'existent que comme groupe d'intérêt partageant les mêmes objectifs conscients et déroulant silencieusement le scénario de leur complot criminel. Qu'il soit pratiquant ou non, qu'il soit notoirement juif ou Juif caché, qu'il soit Portugais du XV<sup>e</sup> siècle ou Américain du XIX<sup>e</sup>, le « Juif » obéit partout et toujours à l'impératif de son groupe, qui consiste à placer la solidarité ethnique et le gain matériel au-dessus de toute autre considération. Ainsi, à la différence des Gentils qui, « for the most part, [were] nationalists, owing their allegiance to the nation in whose territory they resided », les Juifs « remained internationalists without the patriotic fervor of their Gentile countrymen »<sup>33</sup>. Cette dénonciation de l'internationalisme et de l'antipatriotisme des Juifs, retrouvant les accents de l'antisémitisme du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, est présente à de nombreuses reprises dans l'ouvrage, et conduit parfois à des justifications explicites des persécutions et de l'antisémitisme<sup>34</sup>. On retrouve également d'autres *topoi* de l'antisémitisme, comme la figure du juif violeur<sup>35</sup>. Allant bien au-delà du phénomène de l'exploitation sexuelle des femmes esclaves, les Juifs sont en effet réputés avoir poursuivi une longue tradition du viol : « Such was the practice of Jews since the Middle Ages ». Une pratique à ce point ancrée dans leur mentalité qu'ils poursuivirent l'exploitation des femmes noires, après l'abolition, par le moyen de la prostitution, avant de s'engager, toujours sans manifester aucun souci moral, dans la « traite des Blanches », vendant leurs propres femmes et d'autres « Caucasiennes ».

Autre remarque : on a déjà suggéré à quel point il était curieux, dans une démarche historique, d'indiquer qu'on laissait de côté un « corpus substantiel » de faits allant pourtant dans le sens de la démonstration, sous prétexte qu'ils provenaient de sources moralement répréhensibles. Un tel argument relève ici de la tartufferie, dans la mesure où le procédé ne vise qu'à laisser croire au lecteur que les témoignages sont en réalité beaucoup plus nombreux que ce qu'une sélection drastique (mais non justifiée, sinon par des considérations vaguement éthiques) a laissé subsister. À bien y regarder, il y a bien dans l'ouvrage un dispositif conscient visant à laisser deviner tout un continent de barbarie juive, sans commune mesure avec ce qu'une simple méthode scientifique peut révéler : la bibliographie est ici forcément « sélective », les chiffres sont toujours dits inférieurs à la réalité, les témoignages juifs ont évidemment tendance à minimiser l'ampleur des crimes, la liste des Juifs impliqués dans l'« Holocauste noir » ne peut être que limitative. Ce qui explique, comme l'avait déjà suggéré Henry Louis Gates, que l'ouvrage se présente, dès sa couverture, comme le « volume one » de ce qui pourrait être, s'il était achevé, le mémorial de la criminalité juive.

### « Why target the Jews ? »

« But why target the Jews ? », demandait Henry Louis Gates dans son article du *New York Times*. Pourquoi, de la part de l'auteur de *The Secret Relationship*, mais aussi de la part de nombreux intellectuels de la mouvance afrocentriste ou proches de la Nation de l'Islam, ou encore de la part d'un public qui manifeste son soutien aux attaques antisémites de multiples façons<sup>36</sup>, une telle débauche de haine ? On peut voir dans cette offensive le pendant idéologique d'une action sociale en direction des classes populaires les plus démunies et les moins éduquées. On sait en effet que la Nation de l'Islam est, depuis longtemps, bien implantée dans les quartiers noirs de certaines grandes villes américaines, où l'organisation joue le rôle de réseau d'entraide sociale et de lutte contre la corruption des mœurs et le trafic de drogue. *The Secret Relationship* serait alors l'une des manifestations d'un discours populiste qui, en quête de boucs émissaires face à la misère sociale, emprunterait naturellement les voies de l'antisémitisme occidental. On peut s'interroger sur le bien fondé politique de cette orientation radicale. Gates a suggéré qu'il fallait voir ce nouvel antisémitisme comme « a weapon in the raging battle of who will speak for black America – those who have sought common cause with others or those who preach a barricaded withdrawal into racial authenticity »<sup>37</sup>. Dans ce contexte, il est clair que les attaques antisémites des partisans de l'authenticité raciale visent le cœur même du projet intégrationniste, dans la mesure où Noirs et Juifs étaient précisément engagés, depuis le début du siècle, dans une alliance stratégique de coopération inter-communautaire en faveur des minorités, qui avait vu notamment la participation massive des Juifs dans les rangs de la lutte pour les droits civiques<sup>38</sup>. En visant cet allié historique, il est indéniable que certains intellectuels noirs œuvrent à la fois contre un projet social d'ouverture et contre d'autres intellectuels défenseurs de ce projet. Cet arrière-plan est omniprésent dans les propos du nouvel antisémitisme afro-américain, si l'on sait lire entre les lignes : c'est bien le sens du « prière d'insérer » de *The Secret Relationship* (« Blacks and Jews have recently begun to question their relationship... »), et il n'est pas jusqu'au titre bizarre de cet ouvrage qui ne s'éclaire dès lors qu'il s'agit précisément d'opposer cette « relation secrète » à la « relation spéciale » qui unissait jusqu'à récemment les deux communautés.

Cet antisémitisme qui se pare des vertus d'un discours historique se nourrit donc en réalité d'un ressentiment qui prend racine dans une situation sociale contemporaine. Ressentiment multiforme, qui vise la place sociale des Juifs aux États-Unis, perçus comme des accapareurs du pouvoir politique, économique et médiatique, et dont la position privilégiée ne peut être due qu'à des raisons historiques inavouables ; mais un ressentiment qui vise aussi, plus spécifiquement, la position des Juifs et

des Noirs les uns par rapport aux autres, les premiers paraissant avoir tiré un immense bénéfice de leur alliance avec les seconds... au détriment de ceux-ci ; ressentiment enfin à l'égard du statut de victime qui semble permettre à la communauté juive américaine d'améliorer encore sa position sociale et de rester impunie face à ses crimes supposés.

À maints égards, le projet de *The Secret Relationship* et de la littérature apologétique s'y rapportant paraît être de monter à l'assaut du sanctuaire symbolique que représente ce statut de victime et les prérogatives qui y sont attachées, en premier lieu sémantiques. On a vu que *The Secret Relationship* procédait à la réappropriation de certains mots, tels que « pogrom » ou « holocauste », fait qui prend sens dans le contexte d'une « concurrence des victimes » pour le partage d'un bénéfice symbolique associé au statut de victime, et plus spécifiquement du débat autour de la question de la singularité du judéocide<sup>39</sup>. Concurrence acharnée où se jouent, derrière les mots, un certain prestige, le privilège fantasmé d'une impunité liée au statut de victime, mais aussi des bénéfices financiers. Et d'exiger excuses et réparations pour l'invention, par des rabbins juifs, du « mythe hamitique » (socle théologique faisant des Noirs une race d'hommes vouée à la servitude), mythe « which killed many millions more than all the anti-Jewish pogroms and holocausts in Europe », et pour les cinq siècles d'esclavage et d'asservissement des Afro-Américains<sup>40</sup>. Il n'est pas indifférent, enfin, que cette concurrence des victimes donne lieu à quelques redéfinitions d'alliance, sur la base de nouvelles solidarités victimaires. Ainsi, l'auteur de *The Secret Relationship*, par une sorte d'appel du pied aux « hommes rouges », consacre-t-il quelques pages au rôle des Juifs dans le massacre des Indiens d'Amérique, en des termes là encore stratégiquement choisis : « It was only a matter of time before the pogrom reduced the once mighty Indian nation to but a few holocaust survivors »<sup>41</sup>.

## Notes

1. Sur l'idéologie afrocentriste, voir Stephen Howe, *Afrocentrism : Mythical Past and Imagined Homes* (Londres, Verso, 1998) ou, en français, l'ouvrage collectif sous la direction de F.-X. Fauvelle-Aymar, J.-P. Chrétien et C.-H. Perrot, *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique* (Paris, Karthala, 2000).
2. Sur Cheikh Anta Diop et son œuvre, voir F.-X. Fauvelle, *L'Afrique de Cheikh Anta Diop* (Paris, Karthala, 1996).
3. Tel est l'objet de la luxueuse revue *Ankh*, publiée par les éditions Khepera (Gif-sur-Yvette).

4. Quoique l'égyptocentrisme ait déjà une longue histoire, qui commence avec les antiquaires européens des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et se poursuit avec les diffusionnistes occidentaux de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée d'une origine à la fois négro-égyptienne et moyen-orientale (ou « sémite ») de la civilisation grecque ne s'est vraiment popularisée, hors des milieux académiques, que dans les années 1990, avec l'ouvrage en plusieurs volumes de Martin Bernal, *Black Athena : The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, 2 volumes parus, 1987, 1991. Deux volumes sont encore attendus, mais l'ouvrage de Martin Bernal peut d'ores et déjà être considéré comme à l'origine de l'une des plus intenses controverses scientifiques et culturelles dans les États-Unis de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Voir à ce propos : Jacques Berlinerblau, *Heresy in the University : The Black Athena Controversy and the Responsibilities of American Intellectuals* (New Brunswick NJ, Rutgers University Press, 1999), et pour un bref état des lieux : F.-X. Fauvelle-Aymar, « L'affaire Black Athena (1987-2001) », *Pour l'histoire des sciences de l'Homme*, 22, automne 2001, p. 15-21.
5. L'auteur le plus prolifique sur le sujet est sans conteste Ivan Van Sertima, à qui l'on doit *They Came Before Columbus* (New York, Random House, 1976) [*Ils y étaient avant Colomb*, Paris, Flammarion, 1981] et qui, outre de nombreux autres travaux, est également l'éditeur scientifique de deux collectifs : *African Presence in Early America* (New Brunswick NJ, Transaction Books, 1992) et (avec R. Rashidi) *African Presence in Early Asia* (New Brunswick NJ, Transaction Books, 1988). Sur cette littérature, voir les travaux de B. Ortiz de Montellano, en particulier « Black Warrior Dynasts : l'afrocentrisme et le Nouveau Monde », dans F.-X. Fauvelle-Aymar *et al.* (sous la direction de), *op. cit.*, 2000, p. 249-270, ou encore : B. Ortiz de Montellano, W. Barbour et G. Haslip-Viera, « They Were Not Here Before Columbus : Afrocentric Diffusionism in the 1990s », *Ethnohistory*, 44 (2), p. 199-234.
6. Sur le plan académique, voir la revue *Journal of African Civilizations*; sur Internet, voir surtout le site <www.melanet.com> et sa *MAAT Newsletter*.
7. Je tire certaines des informations qui suivent de Bill Adler, dans son introduction à H. Brackman, *Ministry of Lies* (New York, Four Walls Eight Windows, 1994), p. 7-11.
8. H. Brackman, *Farrakhan's Reign of Historical Error : The Secret Relationship Between Blacks and Jews* (Simon Wiesenthal Center, 1992), 96 pages.
9. *Jew-Hatred as History: An Analysis of the Nation of Islam's "The Secret relationship Between Blacks and Jews"* (Anti-Defamation League, 1993). Je n'ai pas pu consulter cet ouvrage.
10. L'engagement de Mary Lefkowitz contre l'idéologie afrocentriste donnera lieu de sa part à de nombreux articles et à deux ouvrages majeurs : *Not Out of Africa : How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History* (New York, Basic Books, 1997) et l'ouvrage collectif dirigé avec G. M. Rogers, *Black Athena Revisited* (Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996), collection d'articles touchant plusieurs domaines scientifiques relatifs à l'affaire *Black Athena*.
11. T. Martin, *The Jewish Onslaught* (Dover MA, The Majority Press, 1993), p. 64-65 et *passim*.
12. T. Martin, *The Jewish Onslaught*, *op. cit.*, p. 56. La dénonciation de l'opération de « blanchiment » de l'Égypte ancienne est sans nul doute un écho du style et

- des préoccupations de Cheikh Anta Diop, qui n'a de cesse, lui aussi, de dévoiler la conspiration occidentale visant à taire la vérité sur l'Égypte noire.
13. Voir en particulier *Slavery and Human Progress* (Oxford University Press, 1984).
  14. David Brion Davis, « Jews in the Slave Trade », *Culture Front* (automne 1992), p. 42-45 ; « The Slave Trade and the Jews », *The New York Review*, vol. 41, 22 déc. 1994, p. 14-16.
  15. S. Drescher, « The Role of Jews in the Transatlantic Slave Trade », *Immigrants and Minorities*, vol. 12 (1993), p. 113-125.
  16. D. B. Davis, « Jews in the Slave Trade », *op. cit.*, p. 15.
  17. D. B. Davis, « Jews in the Slave Trade », *op. cit.*, p. 16.
  18. Peut-être plus pour très longtemps. Sur la récente affaire Cornel West vs Larry Summers et les remous au sein du département d'études afro-américaines, voir « Seeing crimson », *The Economist* (États-Unis), 5 janvier 2002, p. 37 ; « Le rap dérape à Harvard », *Libération*, 27-28 juillet 2002, p. 6.
  19. *New York Times*, 20 juillet 1992.
  20. T. Martin, *The Jewish Onslaught*, *op. cit.*, p. 19, 43.
  21. S. F. Friedman, *Jews and the American Slave Trade* (New Brunswick, Transaction Publishers, 1998). Voir un compte rendu de Régine Azria dans les *Archives des sciences sociales des religions*, n° 116 (2001), sur le site <[www.ehess.fr/centres/ceifr/assr/N116/021.pdf](http://www.ehess.fr/centres/ceifr/assr/N116/021.pdf)>.
  22. Pour un aperçu du ton et de la teneur de la polémique, voir le site (« non officiel ») de Tony Martin, sur <[www.blacksandjews.com](http://www.blacksandjews.com)> (dernière consultation le 16.08.2002). Merci à Mary Lefkowitz de m'avoir communiqué cette adresse.
  23. Le nom du véritable auteur de l'ouvrage a fait l'objet de nombreuses spéculations. Le nom qui circule le plus fréquemment est celui de Tony Martin lui-même. De fait, le pamphlet *The Jewish Onslaught* ressemble souvent davantage à une défense de *The Secret Relationship* qu'à une défense du droit de s'en servir dans ses cours. Par ailleurs, la tonalité de certains passages, touchant par exemple aux réparations dues par les Juifs aux Noirs américains, est la même dans les deux ouvrages. Mais rien, à ma connaissance, n'est encore venu confirmer cette hypothèse.
  24. Je me sers ici de la quatrième impression, de mars 1994.
  25. H. L. Gates, *op. cit.*
  26. Par exemple le site <[www.amazon.com](http://www.amazon.com)>.
  27. Pour emprunter le concept utilisé par Gérard Genette, *Seuils* (Paris, Seuil, 1987).
  28. De semblables affirmations émaillent l'ensemble de l'ouvrage. Ainsi, parmi d'autres : « The Jews' participation in the slave trade [...] incited the moral indignation of Europe's Gentile population. The Europeans reacted by taxing the Jews and some were expelled from their host countries for this activity » (p. 10). Suit une liste des lieux et des dates d'expulsion, en guise de témoignage de l'ampleur des méfaits des Juifs.
  29. Le vocabulaire racial – courant, comme on le sait, dans la langue américaine et en particulier dans le langage administratif – est fréquemment employé dans l'ouvrage. Les Blancs y sont parfois désignés comme « Caucasian » (p. 99).

30. « Though scattered throughout the globe by political, economic and religious circumstances, they would reunite later in an unholy coalition of kidnapers and slave makers » (p. 12-13).
31. C'est moi qui numérote les chapitres.
32. *The Secret Relationship*, *op. cit.*, p. 138.
33. *The Secret Relationship*, *op. cit.*, p. 25. Voir aussi p. 82 à propos de la solidarité juive en matière de commerce illicite et de fraude fiscale; p. 88, où l'identité nationale n'est jamais pour le Juif qu'un déguisement; p. 111 et 115, où durant la guerre d'Indépendance, les Juifs fournissent des armes aux deux camps, ou sont accusés d'avoir été loyaux à la Couronne britannique; p. 161, où les marchands juifs pratiquent le commerce entre les lignes ennemies durant la guerre civile.
34. *The Secret Relationship*, *op. cit.*, p. 26, 32
35. *The Secret Relationship*, *op. cit.*, p. 196-201.
36. Voir les témoignages de soutien présentés par Tony Martin à la fin de son ouvrage *The Jewish Onslaught*, ou encore les points de vue de lecteurs annexés à la notice de *The Secret Relationship* sur le site Amazon.com (consultation juillet 2002).
37. H. L. Gates, *op. cit.*
38. Voir l'analyse que fait J. Berlinerblau de l'affaire « Black Athena » dans le contexte de cette alliance stratégique en voie de déliquescence, *Heresy in the University*, *op. cit.*, chap. 9.
39. Voir Jean-Michel Chaumont, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance* (Paris, La Découverte; 2002, 1<sup>re</sup> éd. 1997).
40. T. Martin, *The Jewish Onslaught*, *op. cit.*, p. 35. Voir aussi p. 27, 77-78, 136.
41. *The Secret Relationship*, *op. cit.*, p. 105-114, cité ici p. 113.